

*Une philosophie des lieux, ou le lieu dans les sciences sociales et humaines :
pour une lecture philosophique*

La plupart des philosophes semblent d'accord sur un point : nous sommes là, présents à une totalité qui nous précède, nous englobe et nous dépasse, et qui a pour nom « l'univers », « le tout », « le monde » ou encore « le cosmos ». Pourtant, notre expérience nous dit autre chose : c'est dans des lieux physiques chaque fois particuliers et limités que nous vivons, sentons et pensons, que notre expérience se façonne et que nos repères en tous genres [...] se forment. Sans doute sommes-nous au monde comme totalité de l'être et horizon de toute expérience possible ; mais nous ne nous trouvons jamais que dans des lieux par définition partiels, déterminés, juxtaposés dans l'espace et que nous n'occupons que successivement dans le temps. C'est toujours *ici* que nous sommes *là*.

C'est par ces mots qu'Étienne Helmer ouvre son travail sur la « philosophie des lieux » qui, comme le titre l'indique (*Ici et là. Une philosophie des lieux*), a pour thème central l'analyse du « lieu » d'un point de vue philosophique. Si le « lieu » a joué un rôle prépondérant dans les sciences humaines et dans la littérature depuis les dernières décennies du siècle dernier (intérêt inséparable de l'inquiétude suscitée par un monde de plus en plus globalisé qui met en danger le « lieu » lui-même), la philosophie, en revanche, l'a relégué au second plan, l'occultant souvent au profit d'une réflexion sur « l'espace ».

Tout au long l'ouvrage, Étienne Helmer se propose donc de combler cette lacune épistémologique en abordant la question du « lieu » d'un point de vue philosophique, ou, en d'autres termes, en examinant l'expression philosophique du « lieu ». Ce dernier objectif est atteint en s'appuyant – et c'est là une des contributions fondamentales de l'auteur – sur les ressources et les apports d'autres sciences humaines et ce qu'elles peuvent offrir à la philosophie pour l'étude du sujet.

D'un point de vue formel, l'ouvrage est divisé en trois chapitres (plus une introduction), dont chacun comprend une sélection de textes de nature diverse qui contribuent à donner un sens et une articulation à l'ouvrage, tout en apportant une preuve palpable de son caractère interdisciplinaire. Ces trois chapitres sont à leur tour subdivisés en une série de sections – et de sous-sections dans le cas des deuxième et troisième – où sont traitées diverses questions liées au thème principal analysé dans chacun d'eux.

Le premier chapitre (« Le lieu identitaire », p. 19-50) traite du « lieu » et de son identité, à travers certains philosophes occidentaux, dont Aristote, Platon et Heidegger, entre autres, pour leur compréhension du caractère identitaire de l'espace. Ainsi, certains de ces auteurs ont compris le « lieu » comme une « puissance », ou comme un élément qui « accueille » et « participe », dans la mesure où il nous habite autant que nous l'habitons ; d'autres y ont vu une « limite » et non un simple emplacement ; un troisième groupe a mis l'accent sur ce qui singularise le lieu et lui donne son « génie » ou son « logos ». Ces trois manières de comprendre le « lieu » ont cependant en commun d'aborder le « lieu » à partir d'une logique identitaire qui, selon Étienne Helmer, a façonné et façonne encore notre façon d'habiter le monde et de penser ses lieux.

Cette « logique identitaire » risque cependant de conduire à une conception du « lieu » comme une réalité immuable, alors qu'il doit être envisagé comme quelque chose d'« événementiel » et d'« ouvert à l'histoire », comme le montre le deuxième chapitre (« Faire lieu : événement et utopie », p. 51-95). L'auteur expose ici une vision ou, mieux, des visions du « lieu » qui en font quelque chose de non totalisable (à travers l'exemple de Perec et de la place Saint-Suplice), une sorte d'« événement » et

d'élément utopique. Cette conception du « lieu » comme utopie est étudiée à travers ce que l'auteur qualifie de « pratiques *in situ* » (auxquelles introduisent aussi bien le poème de Baudelaire « Anywhere out of the world » que l'occupation de ZAD). L'utopisme porté par le « lieu » se reflète cependant de différentes manières chez des philosophes comme Rousseau (qui en fait un espace affectif lui permettant de localiser le bonheur), Socrate (dont la vision de la philosophie, caractérisée par l'« atopie », le conduit à sa propre « délocalisation », avec l'occupation d'espaces à la fois marginaux et centraux de la ville), Platon (pour qui le « lieu » permet au philosophe d'appréhender le réel) ou Diogène le Cynique (qui en fait un objet de « falsification » ou d'« inversion », en le dépouillant de la fonction et des valeurs qu'il incarne et en le dotant de nouvelles, conformément à l'idéal cynique de la vie autosuffisante et simple). C'est précisément cette « inversion » promue par Diogène qui, pour Étienne Helmer, permet de mieux inscrire l'utopie du « là-bas » dans « l'ici » du lieu particulier.

Restent alors à résoudre les questions suivantes : d'abord, tous les lieux se prêtent-ils au processus décrit ci-dessus ? Ensuite, la « relocalisation » de ces lieux peut-elle conduire à la perte de leur dimension identitaire ? Enfin, comment le local, tout en restant ce qu'il est, peut-il s'ouvrir à d'autres choses qu'à lui-même ? Toutes ces questions sont traitées dans le troisième chapitre de l'ouvrage (« Du non-lieu au local comme universel », p. 97-130). Ce chapitre est à fort contenu anthropologique, comme en témoignent la conception du « non-lieu » développée par Marc Augé ou la notion d'« hétérotopie » proposée par Michel Foucault – deux notions qui se caractérisent par leur « être ici » et par leur capacité à se rapporter à d'autres lieux. Cela permet à l'auteur de parler de « systèmes » ou de « réseaux de lieux », dont la nature dépend, à son tour, du caractère universel de chaque lieu particulier sur les plans éthique, politique et culturel. L'universel n'implique pas que les lieux soient standardisés et anonymes : l'universel est, au contraire, ce qui, dans la singularité de son caractère local, articule un lieu à d'autres lieux dans son système ou son réseau. L'universel est « ce qui se joue » dans les lieux intermédiaires qui, pour cette raison même, sont susceptibles de devenir des espaces de violence, mais aussi de négociation.

Ce troisième chapitre se termine par quelques brèves réflexions sur ce qui, dans l'ensemble, peut être compris comme « lieu ». Il convient de noter à cet égard l'absence d'une section de conclusions, même s'il est vrai que le fil du discours lui-même, qui reprend et tisse ensemble toutes les questions traitées dans le livre, ainsi que les observations à la fin de chaque chapitre, permettent d'en faire abstraction.

En résumé, tout au long de cet ouvrage, Étienne Helmer propose une analyse claire, concise et précise du « lieu » d'un point de vue philosophique ou, ce qui est la même chose, d'une « philosophie des lieux », qui inclut également des contributions d'autres disciplines, en particulier l'anthropologie, et qui va au-delà de la conception du « lieu » comme simple « espace » pour le traiter dans toute sa complexité : son « identité », le sens qui lui est attribué, la dynamique qui l'anime et le pluralise, mais surtout sa fonction d'opérateur de la construction de l'universel que l'auteur définit comme principe de différence et de négociation des différences.

Aida Fernández Prieto
UCM/UAM

[Dialogues d'histoire ancienne, 46-2, 2002, p. 394-397](#)

Traduit de l'espagnol par Étienne Helmer